



Michèle Coltelloni-Trannoy (dir.)

La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Un traducteur italien de Galien au XVI^e siècle : Giovanni Tarcagnota et le courant galénique du Cinquecento en Italie

Moreno Campetella

DOI : 10.4000/books.cths.1038

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508716



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

CAMPETELLA, Moreno. *Un traducteur italien de Galien au XVI^e siècle : Giovanni Tarcagnota et le courant galénique du Cinquecento en Italie* In : *La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/1038>>. ISBN : 9782735508716. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.1038>.

Un traducteur italien de Galien au XVI^e siècle : Giovanni Tarcagnota et le courant galénique du Cinquecento en Italie

Moreno CAMPETELLA,
Institut de linguistique romane « Pierre Gardette », Université Catholique de Lyon
CRTT, Centre de Recherche en Terminologie et Traduction (EA 4162), Université
« Lumière » Lyon 2, Lyon

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Les textes qui font l'objet de cette étude sont les traductions italiennes de deux traités latins de Galien (129-216 ap. J.-C.) qui fut, entre autres, le médecin de l'empereur Marc Aurèle et de son fils Commode. Les modèles latins constituent, à leur tour, les versions rédigées à la Renaissance, à partir des originaux grecs, composés entre 175 et 182 ap. J.-C. Il s'agit du *Traité d'hygiène*, dont la version latine (*De sanitate tuenda*), publiée à Paris en 1517, est l'œuvre du médecin anglais Thomas Linacre (1460-1525), et du *Traité de psychiatrie*, que Johan Winter Von Andernach traduit en latin en 1529 (*Galenii de propriorum animi cuiusque affectuum dignotione et curatione*).

Les traductions italiennes de ces deux traités sont l'œuvre de Giovanni Tarcagnota, né à Gaeta en 1499 (ou, selon d'autres sources, en 1508) et mort à Ancône en 1566. Polygraphe très prolifique en son temps, sa renommée littéraire est liée aux *Historie del mondo* (Venise, 1562), ainsi qu'à ses *volgarizzamenti* de l'œuvre de Suétone, Plutarque et Galien¹.

Les versions vernaculaires objet de cette étude, comme celles d'autres œuvres du Pergamien, donnèrent une impulsion nouvelle à la doctrine humorale² dans la première moitié du XVI^e siècle et symbolisent bien le tournant qu'a constitué cette époque dans le renouveau des études galéniques, du moins en Italie. En 1490 paraissait la première édition imprimée d'une traduction latine de l'œuvre anatomique de Galien, la publication de l'original grec suivait en 1525, alors que la parution du *De humani corporis fabrica* de Vésale date de 1543. Les traducteurs en latin des originaux grecs de Galien, Thomas Linacre et Guintier Von Andernach, sont d'ailleurs parmi les principaux artisans du renouveau dans les études anatomiques (d'orientation philologique) et médicales en général, le premier en Angleterre, où, en qualité de médecin officiel d'Henri VIII, il fonda le *College of Physicians* et le second à Paris, où il était l'âme de la faculté de médecine, avec le célèbre Sylvius.

1. Sur la biographie et les œuvres de Giovanni Tarcagnota voir F. Melzi, *Dizionario di opere anonime e pseudonime*, p. 398 ; A. Cervone, « Il letterato Giovanni Tarcagnota » ; C. Magliozzi, *Contributo alla bibliografia della Provincia di Latina. Due eruditi del XVI secolo : Giovanni Tarcagnota da Gaeta e Giovanni Andrea Gesualdo da Tratetto*, Napoli, 1999.

2. La doctrine de Galien reprend celle d'Hippocrate dite « humorale » (la santé est déterminée par un équilibre parfait – *symmetria* ou *mèson* – des quatre humeurs fondamentales que sont le phlegme, la bile, le sang et l'eau) en s'en éloignant sur certains points fondamentaux : par exemple, alors que chez Hippocrate le sang était l'une des quatre humeurs, pour Galien il l'est aussi mais il peut également consister en un mélange des quatre. Pour Hippocrate, les humeurs ne coulent que dans les veines qu'elles parcourent dans les deux sens. Pour Galien le sang coule aussi bien dans les veines que dans les artères et il établit le premier schéma différencié du cours sanguin. Sur la doctrine humorale galénique, voir J. Pigeaud, « Galénisme » ; S. Byl, « Humeurs » ; C. Lichtenthaler, *Histoire de la médecine*, p. 163-180. Sur la diffusion du courant galénique à la Renaissance, voir C. Lichtenthaler, *ibid.*, p. 321-352 ; M. Tubiana, *Histoire de la pensée médicale. Les chemins d'Esculape*, p. 129-138 ; M. D. Grmek – R. Bernabeo, *La machine du corps*, p.8-19.

Les traductions de Giovanni Tarcagnota se caractérisent par leur fidélité extrême au texte source, comme les nombreux passages que nous examinerons par la suite le montrent bien. Paradoxalement, c'est à cette littéralité de la traduction qu'on doit toute une série de néologismes, aussi bien lexicaux que sémantiques, qui ont largement contribué à forger le vocabulaire italien médical moderne – et, plus largement, scientifique – et qui constituent le cœur de cette analyse. Même si le traducteur s'écarte rarement de ses textes-source, mettant en évidence une adhérence à l'original qui pourrait paraître excessive – parfois même celle qu'on serait tenté de prendre pour une certaine maladresse dans la manipulation du matériel terminologique à sa disposition –, derrière son travail de vulgarisation du savoir des Anciens perce de toute évidence la conscience de n'accoucher aucunement d'une simple copie vernaculaire de l'« original » latin, mais d'une œuvre à part entière, qui peut aspirer au statut de texte de référence, une sorte de nouveau modèle pour les hommes de science des siècles suivants. Ainsi, loin d'être des tentatives isolées de traduction pour le moins malhabiles, les innombrables transpositions « du mot à mot » qui caractérisent les textes vulgaires, se sont-elles conservées en tant que technicisms spécifiques dans les écrits scientifiques des époques moderne et contemporaine, contribuant largement à conférer aux œuvres de Tarcagnota cette aura de prestige qui est le trait distinctif des textes de référence à part entière. À ce propos, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les cours dans les facultés de médecine au XVI^e siècle consistaient prioritairement en la lecture et le commentaire des textes de l'Antiquité grecque ou latine. Dans un tel cadre, il est clair que les traductions étaient bien souvent le nécessaire complément des textes de référence, à une époque où un nombre croissant d'étudiants ne maîtrisaient plus les langues classiques, surtout ceux qui se destinaient à devenir de simples barbiers³.

Tous les lexèmes dont il sera question dans cet article, qui ne constituent qu'une sélection d'un ensemble bien plus vaste, illustrent bien, à travers l'étude de l'impact de la néologie lexicale et sémantique sur la littérature des époques successives et des traces qu'elle y a laissées, l'originalité de la contribution des versions vernaculaires de l'*Opus agriculturae* à la création du lexique scientifique italien moderne. Pour rendre la tâche plus facile au lecteur, les néologismes ont été classés en deux sections distinctes, correspondant à chacun des deux traités galéniques susmentionnés.

***Galenus de sanitate tuenda*⁴ (in C.G. Kühn, *Claudii Galeni Opera Omnia*, vol. VI, Lipsiae, 1823, pp. 1-452) / *Di Galeno delli mezzi, che si possono tenere per conservarci la sanità, recato in questa lingua nostra da M. Giovanni Targagnota*, in Vinegia, 1549**

Habito (del corpo) / habito di corpo
« État de santé (physique) / constitution » :

Maxime vero velim, qui his studere voluerit (...) eum (sc. librum), quem de optimo corporis nostri statu scripsimus ; item quem de bono corporis habitu. (Kühn VI, p. 13)

« Chi vorrà bene queste cose intendere (...) vorrei che leggesse anco quell'altro nostro libretto de l'ottimo stato del corpo nostro, e quell'altro, che noi chiamiamo del buono habito del corpo. » (Tarcagnota *Delli mezzi...*, p. 5)⁵

3. À ce sujet voir R. Teyssou, *La médecine à la Renaissance*, p. 52.

4. Le texte grec reproduit par Kühn est celui publié par John Caius à Bâle en 1549. Traduction latine de Thomas Linacre : *Galenus de sanitate tuenda*, in Parisiis, apud Gu. Rubeum, 1517.

5. « J'invite tous ceux qui souhaiteraient en savoir plus sur tout cela à lire notre petit traité sur la bonne santé du corps et l'autre aussi, sur les moyens de le garder dans cet état ».

Ce sémantème est extrêmement rare en italien. Outre ce passage de Tarcagnota on le retrouve chez deux médecins des XVII^e et XVIII^e siècles : Francesco Redi (1626-1698), *Osservazioni intorno alle vipere* (1664) :

« Questa è di faccia rubiconda e dotata di un abito di corpo carnoso, e che da' medici con vocabolo greco vien chiamato pletorico »
et Antonio Cocchi, *Consulti medici* (1791) :

« Ai presenti sintomi precederono fin dalla prima età abito gracile, insigne vivacità e mobilità. » (cit. dans *GDLI*, p. 45)

Ce sémantème semble être propre à l'aire linguistique italo-romane : même l'ancien fr. *habit* possède le sens exclusif de « état, disposition de l'âme » chez Nicolas Oresme, *Eth.* (1370), cit. par Godefroy IV 393 (« Or voions nous que tous ceux qui parlent de ceste chose veullent dire ou entendre par justice un habit qui encline les personnes à ouvrir justes choses. »).

Corpicello = « corpuscule, atome »

Sanitas omni sectae commoderatio quaedam est nobis, humidi, sicci, calidi et frigidi ; aliis corpuseolorum et meatuum ; aliis insectilium, vel incompartilium vel minimorum, similiarumve. (Khun cap. V p. 15)

« Tutte le scuole vogliono che non sia altro la sanità che una certa convenientia et proportionne, noi diciamo del caldo, del freddo, del humido, del secco, altri dicono de' corpicelli e dei pori, altri di athomi, altri delle parti similari. » (Tarcagnota, *Delli mezzi...*, p. 6)⁶

Ce sémantème spécialisé de *corpicello* (« corpuscule, atome »), diminutif de *corpo* (*GDLI* II p. 809 / LEI s.v.) est inconnu avant ce passage de Tarcagnota. En raison de la nature tonique du suffixe, il constitue une variante plus populaire de *corpuseolo*, dont on retrouve le premier témoignage écrit chez Léonard de Vinci (*Trattato del moto e della misura delle acque* I 13 – 1470 environ). Ce diminutif lexicalisé de *corpo* semble être par ailleurs inconnu dans toute l'aire linguistique romane (le fr. *corpuseole* signifie « corps » chez Jean Bouchet (1470-1550), *La Noble Dame* (1545 ?) (cit. par Huguet II p. 561).

Fluxile = « fluide »

Sanguis et semen generationis nostrae principia sunt (...) mixtum horum utrumque eisdem genere elementis humido et sicco, frigido et calido, aut (...) terra et aqua, aëre et igne (...) Dissident autem ratione mixtionis. Siquidem in semine plus est igneae substantiae atque aëreae, in sanguine aquae terreaeque, quamquam praepollet in hoc quoque et calidum frigido et humidum sicco, et ob eam exuperantiam non siccus, sicut ossa, unguis pilusve, sed humidus esse dicitur. At semen sanguine siccus quidem est, caeterum ipsum quoque humidum fluxile est. (Khun VI pp. 3-4)

« I principi della generatione nostra sono il sangue e' l seme genitale (...) e ognun di loro vien composto di humido, di secco, di caldo, di freddo, ò pure di acqua, di terra, di fuoco, di aria (...) Ma differiscono poi tra sé il sangue e'l seme genitale nella quantità della loro mistura, e temperamento : perciò che il seme partecipa più della sustantia del fuoco e dell'aere, il sangue più della sustantia dell'acqua, e della terra, benché nel sangue anco il caldo avanzi il freddo, e l'humido il secco. Di che nasce, che egli si possa ragionevolmente chiamare humido, e non già secco alla guisa che è il pelo, ò l'osso. Il seme medesimamente è più secco del sangue, ma è anco egli humido e flussile. » (Tarcagnota, *Delli mezzi...* p. 2)⁷

6. « Toutes les écoles de médecine considèrent que la santé du corps découle d'un parfait dosage de chaud, de froid, d'humide et de sec – c'est justement notre opinion – ou comme un équilibre entre les corpuscules et les pores, ou bien encore entre les atomes ou ce que d'aucuns appellent les "parties similaires". »

7. « Les principes fondamentaux de notre génération sont le sang et le liquide séminal... tous les deux se composent d'humide, de sec, de chaud et de froid, ou bien de terre, d'eau, de feu et d'air ... mais ils diffèrent dans la quantité et la qualité de ces éléments : en effet, le liquide séminal tient plutôt de la nature du feu et de l'air, le sang de celle de l'eau et de la terre, quoique dans le sang le chaud soit supérieur au froid et l'humide au

Le passage de Tarcagnota représente le premier témoignage de cet adjectif. Les attestations ultérieures sont d'ailleurs très rares : deux occurrences chez Alessandro Piccolomini (1508-1579), *Le lettere* (1570), et une autre chez Pietro Giannone (1676-1748), *Vita scritta da lui medesimo* (1736). L'adjectif est probablement dérivé du fr. *fluxible*, attesté depuis le XIII^e siècle pour désigner le caractère liquide et coulant des selles ou du sang (Henri de Mondeville cité par Godefroy IV p. 40) ; cf. *fluxile* chez Ambroise Paré « Quand le sang est trop chaud, trop coulant ou *fluxile* » (*Cinq livres de Chirurgie*, Intr. Chap. 6 (1571) ; « Humeur c'est tout ce qui est *fluxile*, coulant, liquide, tant ès corps de l'homme que de toutes bestes ayant sang » (*ibid.*), cit. par Huguet IV p. 140). Corominas (II p. 545) fait dériver l'adjectif *fluxible* de *fluxion*, « acto de correr un liquido », attesté depuis 1555.

Setto trasverso = « diaphragme »

Ac propter haec quidem non exigua portio apotherae est spiritus detentio et cohibitio ; appellat vero ita, ubi omnibus thoracis musculis, qui circa costas habentur, intentis coactisque respiratione continemus. Accidit namque obiter, ut spiritus, qui a costis premitur, dum efflari, quod clausus sit larynx, prohibetur, universus pessum ad *transversum septum* detur, atque, cum ut cum hoc, quae ipsi subsunt, omnia simul attollantur, jecur, lien, *ventriculus*, et quaedam alia. (Kuhn p. 173)

« Onde il rattenere del fiato non è piccola parte della Recuratoria. E chiamano rattenere del fiato, quando, attesando tutti i muscoli del petto, che sono d'intorno alle costate, freniamo e ratteniamo il respirare, perche lo spirito, che è dalle costate compresso, trovandosi impedito di potere uscire per la via della arteria, che dalla gola al polmone si stende, ne va furibondo nel *setto trasverso* (che chiamano Diaphragma i Greci) et è cagione che ciò che è sotto al Diaphragma, come è il fegato, la milza, il *ventricello* et alcune altre parti, insieme con lui si innalzino, et gonfino. » (Tarcagnota, *Delli mezzi...* p. 62)⁸

Ce terme technique reste rare en italien, après ce premier témoignage de Tarcagnota : Torquato Tasso (*Dialoghi* (1579-1594), III, p. 756, cit. dans *GDLI XV* p. 825), Marcello Malpighi (1628-1694), *De pulmonibus* (1670) (cit. dans *GDLI, ibid.*). Aucun autre témoignage n'est attesté dans d'autres langues romanes.

Ventricello = « ventre » (voir *Setto trasverso*)

Le vocable, diminutif lexicalisé de *ventre*, représente une variante de *ventricolo*. À la différence de ce dernier lexème *ventricello* représente tout de même une nouveauté sémantique intéressante : en effet, alors que *ventricolo* désigne exclusivement l'estomac des animaux (la caillette du bœuf) ou, plus précisément, le ventricule (succenturié) des oiseaux (depuis le XV^e siècle) ou bien les ventricules cérébraux (depuis le début du XVII^e siècle), la forme au suffixe accentué constitue une lexicalisation qui pourrait être la trace d'une certaine diffusion du lexème au niveau du basilecte. Ce dernier phénomène est confirmé justement par la nature tonique du suffixe. Comme synonyme de « ventre » le seul autre témoignage connu de *ventricello* est celui de *L'oggi di* (1623) de Secondo Lancellotti (*GDLI XX* p. 754).

Aucun autre témoignage de lexèmes apparentés n'est attesté dans les langues romanes. Le fr. *ventricule* a vraisemblablement le sens de « bas-ventre » chez Ambroise Paré et, dans tous les cas, est postérieur au passage de la traduction italienne de l'œuvre de Galien :

sec. C'est pourquoi on peut à juste titre affirmer que le sang est humide, et non pas sec, contrairement au poils ou aux os. Pareillement, on peut qualifier le liquide séminal d'"humide" et de "fluide", quoique moins sec que le sang. »

8. « La rétention du souffle constitue une partie non négligeable de ce massage de remise en forme. Par rétention du souffle j'entends quand on tend tous les muscles de la poitrine, qui se situent autour des côtes, et qu'on arrête de respirer. Ainsi, le souffle, comprimé qu'il est par les côtes et ne pouvant pas sortir par l'artère qui de la gorge se déploie jusqu'au poumon, se déverse-t-il violemment dans le diaphragme, de sorte que tous les organes qui se trouvent sous le diaphragme, tels le foie, la rate, l'estomac ainsi que quelques autres, se soulèvent en même temps que lui et commencent à gonfler. »

« Maintenant faut parler du ventricule, qui reçoit les viandes nécessaires à tout le corps : instrument de l'appétit, qui nous fait désirer les viandes par le bénéfice des nerfs qui sont en son orifice supérieur et en toute sa substance. » (A. Paré, *Cinq livres de Chirurgie* (1571), I 14, cit. par Huguet VII p. 430)

Galenus de propriorum animi cuiusque affectuum dignotione et curatione⁹
(in C.G. Kühn, *Claudii Galeni Opera Omnia*, vol. V, Lipsiae, 1823, pp. 1-57) / ***Di Galeno, a che guisa si possano, e conoscere e curare le infermità dell'animo, recato in questa lingua nostra da M. Giovanni Tarcagnota, in Vinegia, 1549***

Irragionevole¹⁰ = « insensé, fou »

Ego vero idipsum, ut nosti, prius dixi, quum errores ex opinione falsa, affectum ex bruta quadam, quae nobis inest, facultate rationi repugnante proficisci dicerem ; communiter autem ambo generaliori significato vocatos esse errores (Kühn V, pp. 2-3)

« Io, come potete ricordarvi, distingua primieramente questo, dicendo che nell'errore s'incorre per una falsa et ingannevole opinione, là dove gli affetti nascono solo in noi da una certa violenza fattaci dalla parte irragionevole dell'animo, che recalcitra alla ragione. » (Tarcagnota, *A che guisa...* pp. 1-2)¹¹

Il n'est pas aisé de dire s'il s'agit d'un véritable néologisme : dans le sens de « pazzo, dissennato » (« fou », « insensé »), l'adjectif irragionevole (< lat. tardif *irrationabilis*) est attesté par le *GDLI* (VIII p. 533) depuis Benedetto Varchi (1503-1565), *Lezioni su Dante*, ouvrage dont la rédaction débuta en 1543. Quoi qu'il en soit, on peut penser que l'adjectif a très vraisemblablement circulé oralement, avant son existence officielle dans les sources écrites. En effet, l'adverbe dérivé *irragionevolmente* est utilisé depuis le XIV^e siècle (traduction florentine des œuvres de Saint-Bonaventure – *GDLI* VIII p. 534), ce qui laisserait présumer une priorité chronologique de l'adjectif en tant que base de dérivation. *Irragionevole* est très productif en italien, à en juger par les témoignages écrits, qui s'étalent jusqu'au XIX^e siècle (*GDLI ibid.*). L'allotrope docte *irrazionale* (« irrationnel »), dérivé du lat. *irrationalis*, est, quant à lui, attesté depuis 1533 (Antonietto Campofregoso, *Riso di Democrito e pianto di Eraclito*, cit. dans *GDLI* VIII p. 536).

L'ancien français connaît les adjectifs *irraisonnable* / *inrationable* ayant le sens de :

- « privé de raison » (en parlant de personne) (< Aimé de Mont-Cassin, *Ystoire de li Normant*, 1080, cit. par Godefroy IV p. 610),
- b) « contraire à la raison » (en parlant de choses) (< Nicole Oresme, *Eth.* – 1370 – cit. par Godefroy, *ibid.* ; cf. Tobler-Lommatzsch IV p. 1462).

La présence de ces deux dérivés du lat. *irrationabilis* dans l'aire gallo-romane permet d'envisager une possible influence française sur la formation de l'adjectif *irragionevole*. En français, *irraisonnable* est très productif surtout à partir du XVI^e siècle (voir Huguet IV p. 685).

9. Traduction latine de Johann Winter Von Andernach, *Claudii Galeni Pergameni Medicorum Omnium Fere principis opera, nunc demum a clarissimis et eruditissimis viris latinitate donata, iam vero ordine justo, et studio exquisito re in lucem recens edita. Quibus, ut solidae veraeque medicinae, non poenitentiam operam olim indulsisse iuvabit.* Basel, Cratander (Andreas Leennius) 1529.

10. Au sujet du lexème *irragionevole*, voir aussi plus loin *Affetto* (p. 43).

11. « Comme vous devez bien le savoir, j'ai affirmé tout d'abord que les troubles de l'âme se manifestent quand la partie irraisonnable de cette dernière, qui s'oppose à la raison, nous fait, si je peux m'exprimer ainsi, violence. »

Motivo (d'animo) = « pulsion, émotion (négative) »

Nam quisquis ob minima vehementer excandescit, servos domesticos et mordet et vituperat, in affectu tibi constitutum hunc esse constat. Similiter autem quisquis inter temulentos, scorta et comessatores versatur. Verum ob ingentem facultatum jacturam vel infamiam mediocriter animum esse perturbatum ex quo affectuum genere sit, nondum peraeque manifestum est, ut neque placentam avidius exedere (Kühn, V pp. 4-5)

« ...se uno per qualche minima cagione irato forte con li suoi servi di casa, li corra tosto sopra e con le ungie e con li denti, ogn'uno facilmente si avederà, che egli si muova spento da un certo pravo affetto, che ha in lui, che'l signoreggia : se uno ebbrio medesimamente si vederà nel mezzo di molte meretrici lascive volgere le mani à torno, da ogni putto serà tosto giudicato per quello ch'egli è, là dove non si vedrà da ogn'uno così chiaro un mediocre motivo di animo per la perdita di danari, ò per una repulsa, ò per qualche scorno... » (Tarcagnota, *A che guisa...*, p. 4)¹²

Ce lexème prédède d'un demi-siècle environ le seul autre témoignage écrit, les *Discorsi politici* (1599) de Paolo Paruta (in *Opere politiche*, Firenze, 1852, II, 404) :

« Quello che mi fa temere che il papa, con l'avviso di queste cose di Ceneda, non dia in qualche eccesso di gagliardo motivo », sono li mali uffici li quali so certo che anco recentemente sono stati fatti da diversi dopo questa concessione delle otto decime. » (cit. par GDLI X p. 1031)

On retrouve un lexème sémantiquement proche de celui qu'on vient d'examiner, même si moins spécifique, en ancien français où *motif* désigne un « mouvement [de l'âme] », une « impression » (*Chroniques de Louis XII* de Jean D'Auton (1466-1527) :

« Dont se teust ledit marquys tout espriz de courroux, et comme celuy qui pour l'eure fut maistre de son motif coeuvrit l'intencion de son courage jucques à temps. » (cit. par Godefroy V p. 423. Cf. Tobler-Lommatzsch VI p. 354)

Il est difficile de dire si l'it. *motivo* du passage ci-dessus constitue une spécialisation du sémantème français ou si ce dernier en représente une généralisation. L'antériorité chronologique du fr. *motif* ferait pencher pour la première explication. Une origine tout à fait indépendante des deux vocables n'est pas à exclure a priori. Aucun autre témoignage de ce sémantème n'est connu dans les langues romanes.

Affetto = « passion effrénée », « désir démesuré », « trouble de l'âme »

Quoniam errores ob falsam opinionem oriuntur, affectus autem ob brutum animi impetum (...) Sunt autem affectus animi, quos omnes norunt, iracundia, ira, metus, moeror, invidia, et vehemens cupiditas. Mea quidem sententia quamcumque rem amore vehementi aut odio prosequi etiam affectus est. Recte enim dictum esse videtur, moderatum optimum, adeo ut nihil, quod immoderatum est, probe fiat. (Kühn V p. 7)

« Gli errori si sogliono commettere per una certa falsa opinione, e li affetti nascono da un certo appetito irragionevole. (...) Gli affetti adunque, ò perturbationi, che diciamo, de l'animo, come ogn'un di noi sà, non sono altro, che gli impeti, che si veggono in noi, le ire, le paure, le maninconie, le invidie, i desiderii isfrenati. Et al parer mio ogni amore soverchio, ò odio, che per qual si voglia cosa si lasci vedere in noi, si può chiamare anco affetto, perciò che assai bene parve che dicesse colui, che la misura è una ottima cosa in tutta la vita nostra, quasi che senza la misura, e la mediocrità, non si possa fare cosa buona. » (Tarcagnota, *A che guisa...*, p. 5)¹³

12. « Si quelqu'un, pour une raison futile, s'empporte contre ses propres domestiques, au point de les poursuivre et de les griffer et même de les mordre, il est évident qu'il y aura été poussé par une pulsion négative qu'il a en lui et par laquelle il est comme dominé. Un homme qui, complètement saoul, s'adonne aux joies du sexe avec des prostituées lascives, représente un cas similaire. Par contre, quelqu'un qui se mettrait en colère pour avoir perdu de l'argent ou bien pour avoir été dépité ou à cause d'un quelconque échec, constitue un cas différent. »

13. « Les troubles [de l'âme] sont engendrés par une quelconque déformation de la réalité, alors que les pulsions incontrôlées trouvent leur origine dans la partie irraisonnable de l'âme (...) Donc, ces pulsions incontrôlées de

Les *affetti* dont il est question dans le passage ci-dessus, traduction littérale du latin *affectus*, semblent bien correspondre dans la nosologie contemporaine à des états pathologiques caractérisés par des comportements pour ainsi dire « extrêmes », où certains sentiments se trouvent comme poussés aux ultimes limites d'une conduite qu'on pourrait qualifier de « normale » : ainsi, l'amour, tout comme la haine, la mélancolie ou la peur excessifs peuvent-ils être considérés comme *affetti*, c'est-à-dire comme de véritables états pathologiques parce qu'engendrés par une pulsion déraisonnable (*appetito irragionevole*), contraire à la raison, qui voit dans un équilibre parfait des désirs (*la misura, la mediocrità*) la source de la santé humaine : c'est le fondement même de la doctrine galénique des quatre humeurs, qui dominera le milieu médical jusqu'au XVII^e siècle¹⁴.

Dans le sens de « pulsion excessive, morbide », *affetto* représente un *hapax* sémantique, au point qu'il faudrait peut-être voir dans ce lexème un simple occasionalisme généré par un manque de lexique technique chez le traducteur. Dans des documents du XIII^e siècle *affetto* désigne déjà la « passion amoureuse » mais jamais une « passion qui dépasse le seuil de la normalité » (GDLI *ibid.* ; cf. LEI s.v.). Même le sémantème « état pathologique », aussi bien physique que psychologique, du lexème n'est pas attesté avant 1711¹⁵, alors qu'en français préclassique *affect* désigne un « état pathologique (physiologique) », chez Pierre Tollet, *De l'évacuation du sang* (1520) (cit. par Huguët, I p. 93).

Deux autres passages de la traduction italienne du traité galénique de psychiatrie portant sur ces mêmes troubles engendrés par un déséquilibre des désirs et des pulsions sont particulièrement intéressants pour comprendre l'attitude face à la maladie mentale dans cette première moitié du XVI^e siècle. En effet, le traducteur rajoute au lexème *affetto* une épithète à la forte connotation dépréciative (*pravo, cattivello*, « mauvais ») :

Chrysippus et philosophorum plerique alii libros de curandis animi affectibus conscripserunt (Kühn V p. 3)

« Molti filosofi hanno in questa materia scritto, ciò è de' rimedii delle perturbationi cattivelle de l'animo. » (Tarcagnota, A che guisa..., p. 3)¹⁶

Nam quisquis ob minima vehementer exandescit, servos domesticos et mordet et vituperat, in affectu tibi constitutum hunc esse constat (Kühn, V p. 4)

«... se uno per qualche minima cagione irato forte con li suoi servi di casa, li corra tosto sopra e con le ungie e con li denti, ogn'uno facilmente si avederà, che egli si muova spento da un certo pravo affetto. »¹⁷ (Tarcagnota, A che guisa..., p. 4)

Quelles sont donc les raisons d'un tel ajout ? La principale explication est à rechercher, me semble-t-il, dans la recrudescence des procès de sorcellerie, conséquence directe de la nouvelle vague de persécution qui fera d'énormes ravages entre 1530 et 1550 (avant le grand « cataclysme » des années 1580-1630). La hantise du Démon et de ses acolytes eut

l'âme sont ni plus ni moins ce que chacun d'entre nous connaît bien, autrement dit les émotions qui dépassent la mesure : la colère, la peur, les différentes formes de mélancolie, les désirs immodérés. Il m'est avis qu'on peut qualifier de « pulsion incontrôlée » toute forme d'amour et de haine excessifs. En effet, je partage pleinement l'avis de celui qui a affirmé que la mesure est une très bonne chose et que sans elle on ne peut que tomber dans l'erreur. »

14. Déjà Hippocrate avait formulé cette théorie à propos de l'« humeur noire » qui, produite en quantité excessive, pouvait engendrer une mélancolie anormale, appelée *dysthymie*. Ce terme désigne encore de nos jours un trouble de la personnalité liée à une manifestation particulière de la bipolarité ou psychose maniaco-dépressive. À ce sujet voir S. Grimaudo, *Difendere la salute. Igiene e disciplina nel De sanitate tuenda di Galeno*, p. 73-77. Sur les « maladies de l'âme » dans l'Antiquité classique et tardive voir J. Pigeaud, « Maladie de l'âme » ; Id., « Mélancolie ».

15. Anton Francesco Bertini, *La falsità scoperta*, Francfort, 1711 : « Diceste che ella era lontana da ogni pericolo di vita per non aver essa altro male che un miscuglio d'ipocondria e di affetto uterino » (GDLI I p. 205).

16. « Chrysippe et plusieurs autres philosophes ont écrit sur le traitement des pulsions excessives. »

17. « Si quelqu'un, pour une raison futile, s'empporte contre ses propres domestiques, au point de les poursuivre et de les griffer et même de les mordre, il est évident qu'il y aura été poussé par une pulsion négative qu'il a en lui et par laquelle il est comme dominé. »

des retombées durables en milieu médical dans toute l'Europe : ainsi, Nicolas Lepois, élève du grand médecin parisien Sylvius, en plein milieu du *Cinquecento*, quoiqu'il estime que la principale cause des maladies mentales est l'inflammation fébrile du cerveau et de ses « enveloppes », n'exclut-il absolument pas l'origine démoniaque de la folie même s'il recommande une grande prudence avant de l'affirmer. Il estime, tout comme Saint Jérôme au IV^e siècle, que la bile noire est le bain du diable et que le mélancolique est exposé tout particulièrement à ses assauts.

D'autres médecins admettent également l'action d'esprits malins sur le corps humain comme sources de la folie, tels Ambroise Paré ou Jean-François Fernel (1497-1558), pour qui le possédé présenterait tous les symptômes de la « manie ». Jean Wier (1515-1588), médecin et humaniste, écrit même un *De daemonum praestigiis et incantationibus* (Bâle, 1563) dans lequel il chiffre le nombre de démons à 7 409 127, la plupart étant responsables d'autant de manifestations pathologiques physiques et mentales¹⁸. Le Diable est partout pendant la Renaissance et cette présence pouvait aisément expliquer non seulement les épidémies mais aussi la mélancolie, que Georges Minois¹⁹ n'a pas hésité à définir la véritable maladie de la Renaissance. À cette époque, le désespoir est forcément signe de possession diabolique : la célèbre représentation de la Mélancholie (1514) dans le tableau homonyme de Dürer illustre bien l'extension du phénomène dans la première moitié du XVI^e siècle.

En outre, les adjectifs qu'on vient d'évoquer symbolisent bien l'inquiétude toute nouvelle, « montée soudain à l'horizon de la culture européenne vers la fin du Moyen Âge » (c'est-à-dire dans les années 1490), pour reprendre les paroles de Michel Foucault²⁰, engendrée par les fous. Après le personnage du fou, qui se posait en intermédiaire entre la divinité et les hommes (le fou du Moyen Âge), à l'aube des temps modernes cet individu commence à inquiéter, la folie commence à hanter l'imagination de l'homme occidental. Les signes en sont nombreux, de *La nef des fous* de Sébastien Brant (rédigée en 1492 et publiée en 1494), objet nouveau dans le paysage imaginaire de la Renaissance, à l'ouvrage de Josse Bade, *Stultiferae naviculae scaphae fatuarum mulierum* (1498), de la *Nef de santé* de Symphorien Champier (1503), à ces compositions littéraires qu'on appelait les « folies », qui remontent très en arrière dans le temps – ainsi qu'à leurs ancêtres, les Psychomachies du XIII^e siècle – mais qui prennent une place considérable à la fin du Moyen Âge²¹.

À partir de la fin du XV^e siècle, avec une accélération patente du phénomène au début du siècle suivant, le fou est le plus souvent chassé de la ville, attitude qui contraste nettement avec la prise en charge par les institutions publiques dont il avait pu bénéficier jusqu'alors, surtout dans le Nord de l'Europe, (même si cette prise en charge prenait souvent la forme d'un enfermement pur et simple, comme dans les innombrables *Narrtürmer* des pays germaniques) : cet exil forcé du fou est le signe principal de la méfiance de la communauté envers ce personnage devenu soudainement négatif et même diabolique (ce qui relie cette attitude nouvelle des villes face à la maladie mentale à la peur du Malin, dont il a été question plus haut). Ce n'est pas un hasard si on envoyait les fous sur la mer ou sur les eaux des fleuves à bord d'un radeau ou d'une quelconque embarcation prévue à cet effet : l'eau est toujours considérée comme un élément infernal depuis l'époque de la Grèce archaïque et le phénomène est bien évident au Moyen Âge et encore plus au début de l'Âge Moderne. À la fin du XVI^e siècle, l'inquisiteur Pierre De Lancre²² voit dans la mer la vocation démoniaque de tout le peuple anglais. G. Cheyne²³

18. Dans certains passages de ce même traité, Wier explique tout de même que les prétendues sorcières sont en réalité de pauvres femmes affectées de troubles psychiques graves, sans aucune précision sur l'étiologie de ces mêmes troubles. A ce sujet voir R. Teyssou, *La médecine à la Renaissance*, p. 373-377 ; J. Delumeau, *La peur en Occident, XIV^e - XVIII^e siècles*, p. 250-255.

19. G. Minois, *Histoire du mal de vivre*, p. 92 ss. A ce sujet voir aussi Pierre Theil, « Le siècle du mal contagieux », p. 314-315 ; Philippe Hecketsweiler, *Histoire de la médecine*, p. 136.

20. M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, p. 24 ss.

21. Michel Foucault, *ibid.*

22. *De l'inconstance des mauvais anges*, Paris, 1612 (cité par M. Foucault, *ibid.*).

23. *The English Malady*, Londres 1733 (cité par M. Foucault, *ibid.*).

expliquera la mélancolie anglaise par l'influence du climat marin²⁴. Tout cela fait déjà présager le « Grand Renfermement » des malades mentaux, officialisé par l'édit du 22 avril 1656²⁵.

La littéralité de la méthode traductive – tellement adhérente au texte-source qu'elle laisserait supposer une certaine pauvreté du patrimoine lexical – affichée par les versions vernaculaires des deux traités galéniques objet de cette étude, tendrait à prouver que le vocabulaire scientifique italien, médical en particulier, était encore en formation dans la première moitié du XVI^e siècle. Cet aspect des traductions fait toutefois pendant à l'originalité de cette prose scientifique du début du *Rinascimento*, caractérisée par des formations néologiques, lexicales et sémantiques, on ne peut plus abondantes. Paradoxalement, c'est à cette apparente « stérilité » lexicale, à ce « manque d'inventivité », qu'on doit la création du technolècte italien du siècle de Michel-Ange et des suivants. Les traductions au mot à mot effectuées par Giovanni Tarcagnola en 1549 ont profondément marqué la littérature – et pas uniquement scientifique –, de la Péninsule, pendant plus de 450 ans. Une grande partie des termes médicaux actuels en descendent en droite ligne. Comme tels, ses écrits constituent bel et bien de véritables modèles linguistiques pour les écrivains, scientifiques ou simples divulgateurs qui, souvent jusqu'à nos jours, ont emprunté la voie que ce grand précurseur avait tracée. Des compositions qui étaient à l'origine de simples adaptations vulgaires d'un original classique, très vraisemblablement à l'usage de professionnels ne connaissant pas la langue de Cicéron, sont devenues elles-mêmes des textes de référence à part entière.

Résumé

Dans la première moitié du XVI^e siècle, les adeptes du « galénisme », qui s'en tiennent rigoureusement aux doctrines traditionnelles d'Hippocrate et de Galien, incarnent le courant médical prédominant. Les toutes premières traductions vernaculaires des œuvres du Pergaménien, réalisées le plus souvent à partir des versions latines de la même époque, datent des années 1530-1550 et constituent un excellent témoignage du renouveau des études galéniques entre la fin du XV^e et la première moitié du XVI^e siècle.

L'abondance des phénomènes néologiques dans la version italienne de deux traités galéniques, *De tuenda sanitate* (*Dei mezzi che si tengono per conservarci la sanità*), et *De priorum animi cuiusque adfectuum dignotione et curatione* (*A che guisa si possano, e conoscere e curare le infermità dell'animo*), publiées à Venise en 1549 par le polygraphe Giovanni Tarcagnola, illustre bien le rôle de premier plan joué par les traductions dans la création et la diffusion d'un vocabulaire médical italien à partir du Cinquecento.

24. Michel Foucault cite comme exemples de la nature négative de l'eau les nombreuses entités maléfiques vivant dans cet élément comme la Lorelei des pays germaniques, ainsi que le caractère « lunatique » de certains individus, expliqué par l'influence de la lune, le plus aquatique des astres selon Gérard De Nerval ou Friedrich Nietzsche (*op. cit.* p. 24)

25. A ce sujet voir M. Foucault, *ibid.*, p. 56-91 ; Jean Thuillier, *La folie. Histoire et dictionnaire*, p. 61-74.

Bibliographie

- BYL Simon, « Humeurs », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 598-603
- CERVONE Antonio, « Il letterato Giovanni Tarcagnota », *Gazzetta di Gaeta* X / 4, avril 1982, pp. 13-16 et *Gazzetta di Gaeta* X / 5, mai 1982, pp. 6-11.
- DELUMEAU Jean, *La peur en Occident, XIV^e – XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1978.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.
- GRIMAUDO Sabrina, *Difendere la salute. Igiene e disciplina nel De sanitata tuenda di Galeno*, Naples, Bibliopolis, 2008.
- LICHTENTHAELER Charles, *Histoire de la médecine*, Paris, Fayard, 1978.
- MAGLIOZZI Carlo, *Contributo alla bibliografia della Provincia di Latina. Due eruditi del XVI secolo : Giovanni Tarcagnota da Gaeta e Giovanni Andrea Gesualdo da Tratetto*, Naples, A. De Frede, 1999.
- MELZI Francesco, *Dizionario di opere anonime e pseudonime*, Milano, L. Di Giacomo Pirola, 1848.
- GRMEK Mirko D., BERNABEO Raffaele, *La machine du corps*, dans GRMEK Mirko D. (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, vol. 2, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1997, pp. 8-60.
- HECKETSWEILER Philippe, *Histoire de la médecine*, Paris, Ellipses, 2010.
- MINOIS Georges, *Histoire du mal de vivre*, Paris, Éditions de la Martinière, 2003.
- PIGEAUD Jackie, « Galénisme », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 509-514.
- PIGEAUD Jackie, « Maladie de l'âme », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 697-702.
- PIGEAUD Jackie, « Mélancolie », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 725-730.
- THEIL Pierre, « Le siècle du mal contagieux », dans Marcel SENDRAIL (dir.), *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse, Privat, 1980, p. 311-333.
- TEYSSOU Roger, *La médecine à la Renaissance*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- THUILLIER Jean, *La folie. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 1996.
- TUBIANA Maurice, *Histoire de la pensée médicale. Les chemins d'Esculape*, Paris, Flammarion, 1995.

Abbreviations

Corominas = COROMINAS Juan, *Diccionario critico etimologico de la lengua castellana*, Berna, Francke, 1954.

FEW = WARTBURG W. Von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn-Leipzig-Berlin, 1928-1966.

GDLI = *Grande Dizionario della lingua italiana*, a cura di Salvatore BATTAGLIA, Torino, UTET, 1961-2000.

Godefroy = GODEFROY Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes, du IX^e au XV^e siècle*, Paris, 1881.

Huguet = HUGUET Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, 1928-1967.

LEI = PFISTER Max – SCHWEICKARD Wolfgang, *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, Ludwig Reichert, 1979-

Tobler-Lommatzsch = TOBLER Adolf – LOMMATZSCH Erhard, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1925-.